

— **A** lors, qu'est-ce qui t'arrive en ce moment, Flo-chan ?

Kyoko but une gorgée de bière et reposa son verre sur la table, à côté d'un bol d'edamame.

— Oui, comment ça va ? renchérit Makoto en faisant tomber la cendre de sa cigarette dans l'assiette contenant les os de poulet avant de tirer une nouvelle bouffée. Tu n'as pas l'air en forme, ces derniers temps.

Flo serra son verre de thé oolong et laissa échapper un petit rire gêné.

— Ah bon ? Non, non, tout va bien.

Kyoko, Makoto et Flo étaient assis autour d'une table basse dans un izakaya de Shinkuju célèbre dans le quartier pour ses bières d'importation. Ils étaient venus ici tous les trois en sortant du travail. Flo avait tout d'abord refusé l'invitation, invoquant une grande fatigue et son agacement à l'idée de se mêler à la foule des admirateurs des cerisiers en fleur – c'était la haute saison du hanami. Mais Kyoko l'avait prise par le bras pour l'entraîner fermement vers la porte du bureau, tel un agent de sécurité raccompagnant un fauteur de troubles vers la sortie.

— Tu viens avec nous, avait-elle décrété, ignorant les faibles protestations de Flo. Que ça te plaise ou non.

Maintenant que Flo était là, elle devait bien admettre qu'il était agréable d'être ailleurs qu'au travail, chez elle ou avec son ordinateur portable dans le café du coin – les trois seuls endroits où elle passait son temps ces derniers mois. Au début, Kyoko et Makoto avaient proposé d'aller s'asseoir sous les arbres en fleur de Ueno Park ; mais quand Flo avait commencé sa diatribe contre les sakura – très surfaits selon elle, en comparaison avec la beauté des couleurs de l'automne –, Kyoko l'avait interrompue en disant qu'à la place, elles iraient se poser dans leur izakaya préféré. Le petit pub de style japonais était décoré de manière minimaliste, avec ses tatamis de roseau couvrant le sol et ses tables basses en bois de facture rustique. L'air était chargé de fumée de cigarettes – celles de Makoto –, même s'il n'y avait que peu de clients aux autres tables de l'établissement, ce soir-là.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette, ces temps-ci, dit Kyoko, le front barré d'un pli soucieux. Tu ne sors plus jamais avec nous. Tu ne réponds pas à mes textos. Même la prof de calligraphie ne cesse de demander pourquoi tu ne viens plus à ses cours. J'ai été obligée de mentir à Chie-sensei et de lui dire que tu étais malade.

Flo ne dit rien. Elle posa son verre de thé et regarda Makoto souffler un nuage de fumée en direction de la table voisine. Les deux filles installées là le foudroyèrent du regard, sans qu'il paraisse s'en émouvoir.

Kyoko était en tenue de bureau – impeccable, comme à son habitude : polo rose pâle, pantalon crème, les cheveux noués en queue-de-cheval, maquillage subtil et discret. Flo avait toujours jaloué la facilité avec laquelle Kyoko parvenait à être à la fois naturelle et élégante. En comparaison, les vêtements de Flo étaient vieux et miteux, loin de ce qu'une employée japonaise porterait au travail. Les bons jours, elle portait un pantalon large et un chemisier.

Makoto, quant à lui, avait le même look que tous les salariés de Tokyo, sa seule distinction tenant dans une cravate bordeaux très chic que Kyoko lui avait achetée à Ginza le mois dernier. Cravate dont il avait déjà légèrement desserré le nœud afin d'être davantage à son aise.

— Excuse-moi d'être un peu directe, dit Kyoko d'une voix plus douce.

Flo ne put s'empêcher de sourire. Kyoko était toujours directe. C'était l'une des choses qu'elle appréciait chez son amie.

— Je me demandais si... enfin, je ne sais pas. J'avais peur que tu ne veuilles plus qu'on se voie.

— Non ! s'exclama Flo. Pas du tout !

Kyoko était l'une de ses plus proches amies à Tokyo. Flo n'aurait pas dit qu'elle était sa « meilleure amie » – le mot « meilleure » impliquant un degré d'intimité qu'elle n'avait avec personne dans cette ville. Sauf avec Yuki. Lorsque Flo et Kyoko avaient commencé à sortir ensemble après le travail et à se rendre aux cours de calligraphie à Chiba, Flo avait même espéré que leur relation irait encore plus loin. Par chance, avant qu'elle tente quoi que ce soit qui aurait pu la mettre dans l'embarras, elle avait appris que Kyoko fréquentait un homme dont elle était très éprise. En outre, il s'était avéré que cet homme était Makoto, un aimable collègue de travail que Flo connaissait déjà et appréciait. Elle avait plaisir à sortir en compagnie du couple, avec qui elle n'avait jamais l'impression de tenir la chandelle.

Il y a quelque temps encore, ils avaient pour rituel de sortir dîner tous les trois, particulièrement depuis que Flo avait réduit ses jours de présence au bureau. Elle avait la chance de finir sa semaine de travail le mercredi soir, ce qui lui laissait le jeudi, le vendredi et le samedi pour se consacrer à ses projets de traduction littéraire. Or, Flo

n'était plus sortie avec eux depuis des lustres. À quand remontait la dernière fois ? Un mois ? Deux ?

— Même Makoto a remarqué que tu n'étais pas pareille, dit Kyoko très rapidement, passant du japonais à l'anglais afin d'exclure son partenaire de la discussion. Alors que d'habitude, il ne comprend rien aux femmes.

Makoto dressa l'oreille pour écouter l'anglais de Kyoko – si supérieur au sien. Il ne saisit visiblement qu'une bribe de son propos, ce qui la fit sourire.

— C'est vrai, approuva-t-il dans un anglais où l'humilité se mêlait à l'embarras.

Pauvre Makoto. Il était assis à côté de Kyoko, tous deux en face de Flo. Il s'apprêtait à faire de nouveau tomber sa cendre dans les restes de poulet quand Kyoko lui décocha une petite tape sur le bras. Ployant légèrement la nuque, il prit le cendrier qu'elle poussait vers lui.

— Allez, Flo-chan, reprit Kyoko avec gentillesse en repassant au japonais. Dis-nous ce qui ne va pas.

Flo se mordit la lèvre. Elle baissa les yeux vers son téléphone – pas de nouveaux messages.

D'une manière générale, Flo était une femme ouverte et franche, mais elle avait toujours gardé sa vie privée pour elle, même avec ses deux amis. Par-dessus tout, elle n'avait pas l'impression de pouvoir leur parler de Yuki. Kyoko et Makoto seraient-ils surpris d'apprendre que Flo aimait les femmes ? Probablement pas – rien de ce qu'ils avaient pu dire ou faire n'indiquait le contraire – mais Flo ne leur en avait jamais parlé, jugeant qu'il s'agissait de son jardin secret ; et maintenant qu'ils se connaissaient depuis longtemps, elle ne voyait plus du tout comment aborder ce sujet. C'était comme si elle avait érigé un immense mur autour d'elle, une barrière impénétrable, et que la possibilité de l'abattre pour laisser quelqu'un entrer lui était devenue absolument terri-

fiant. Il était bien plus rassurant de rester ainsi barricadée. Elle ne leur avait donc jamais parlé de Yuki. Ni de leur rencontre, ni du fait que Yuki s'était installée chez elle, et encore moins du projet de celle-ci de déménager à New York dans un mois pour aller travailler dans une librairie et s'inscrire dans une école d'anglais. Plus que tout, c'est la relation de Flo avec Yuki qui la stressait, ces derniers temps.

Ne pouvant leur parler de cela, Flo fit donc ce que tout le monde aurait fait à sa place : elle profita de l'occasion pour évoquer d'autres soucis du moment. Tout aussi oppressants, mais plus simples à aborder.

— C'est juste que... commença-t-elle.

— Oui ? fit Makoto en hochant la tête.

— Vas-y, l'encouragea Kyoko, visiblement impatiente de savoir.

— Eh bien, j'ai pas mal de doutes, en ce moment.

— Quel genre de doutes ? demanda Kyoko.

Flo soupira et baissa les yeux vers la table, incapable de les regarder plus longtemps dans les yeux.

— Ça risque de paraître un peu mélodramatique, mais... je ne sais pas trop ce que je suis en train de faire de ma vie.

Ses deux amis restèrent silencieux, attendant qu'elle poursuive. Makoto écrasa sa cigarette. Flo reprit :

— Je veux dire, je ne suis pas sûre d'avoir encore beaucoup de plaisir à... enfin, à faire ce que je fais.

— Oh, Flo-chan...

Le visage parfait de Kyoko se plissa, trahissant son inquiétude.

— Est-ce que c'est ton travail au bureau qui t'empêche de te consacrer à la traduction comme tu le voudrais ? Parce que si c'est le cas, on peut réduire encore tes heures. On peut...

— Non, la coupa Flo en secouant la tête. Ce n'est pas ça.

— Tu as le mal du pays ? demanda Makoto. Portland et ta famille te manquent ?

— Eh bien... bredouilla Flo, cherchant ses mots. Oui, ma mère me manque, bien sûr... Et Portland aussi, parfois. Mais ce n'est pas ça, le problème.

— C'est quoi, alors ? lancèrent Kyoko et Makoto comme un seul homme en se penchant vers elle.

Cela commençait un peu à ressembler à un interrogatoire, mais Flo ne pouvait leur en vouloir. Ils étaient ses amis, et c'est ainsi que les choses se passaient entre amis, elle le savait bien. On se souciait les uns des autres. Elle avait honte de les avoir tenus à l'écart de sa vie pendant si longtemps.

Flo remonta les manches de son pull et posa ses avant-bras sur le bord de la table.

— C'est que... J'ai l'impression de ne plus avoir aucun plaisir à lire.

Elle s'arrêta, se sentant stupide après avoir prononcé ces quelques mots. En dépit de l'air décontenancé de Kyoko et Makoto, elle poursuivit :

— Vous voyez, j'ai toujours cru que la littérature et la traduction étaient les choses les plus importantes dans ma vie. J'ai tellement travaillé pour traduire ce livre et le faire publier...

— C'est un livre formidable, la coupa Kyoko, et tu as fait un boulot extraordinaire. Tu es une excellente traductrice et...

Makoto lui donna un léger coup de coude avant de s'allumer une autre cigarette.

— Pardon, dit Kyoko en s'inclinant légèrement. Je t'en prie, continue.

— Ce n'est rien, la rassura Flo.

Elle n'avait jamais été douée pour recevoir les compliments de Kyoko. Ni ceux de quiconque, d'ailleurs. Comme ces mots sonnaient creux à ses oreilles ! Mais cela non plus, elle ne le dirait jamais.

— Ce que je voulais dire, c'est que je suis satisfaite du travail que j'ai accompli, mais maintenant, je me sens... comment dire ? Je me sens vide. Je ne voudrais pas avoir l'air de me plaindre, mais... Oh, bon sang, je ne vais quand même pas me mettre à pleurnicher comme ça devant vous, maintenant. Pauvre de moi !

Flo secoua la tête avant de reprendre une gorgée de thé. Quel triste spectacle elle venait d'offrir à ses amis ! Elle aurait dû tenir sa langue au lieu de les embêter avec ses états d'âme.

— Ne dis pas ça, Flo-chan, rétorqua posément Kyoko. Tu n'es pas en train de pleurnicher. Un problème est un problème, qu'il soit gros ou petit.

— Je crois comprendre ce que tu ressens, dit Makoto en hochant la tête, l'air songeur.

Kyoko posa sur lui ses yeux plissés.

— Comment ça ?

— Flo a réalisé son rêve, déclara Makoto.

— Qu'est-ce que tu sais de ses rêves, toi ? répliqua Kyoko en roulant des yeux.

— Eh bien, je ne connais pas ses rêves à elle en particulier, mais je m'y connais un peu en rêves de manière générale, tout de même.

Il tira sur sa cigarette et souffla de nouveau la fumée vers la table des deux filles à côté ; cette fois, elles balayèrent l'air devant elles en grimaçant ostensiblement. Mais Makoto poursuivit sur sa lancée :

— Ce peut être une chose dangereuse, parfois, que de réaliser son rêve.

— Mais pour qui est-ce que tu te prends, à la fin ? se moqua Kyoko en levant les yeux au ciel. Regarde-toi, là, en train de fumer et de déballer ta philosophie de comptoir... On dirait que tu te prends pour je ne sais quelle star de Hollywood. Arrête de l'interrompre ! Flo-chan était en train d'expliquer ce qu'elle ressentait et toi, tu te mets à déblatérer tes trucs sur les rêves, comme si tu savais exactement de quoi elle parle. Tais-toi et écoute, tu veux ?

Makoto se défendit :

— Mais je crois comprendre ce qu'elle veut dire...

— Laisse-la terminer !

— Et si *vous* me laissiez terminer ?

Flo ne put s'empêcher de rire devant leurs petites chamailleries. Elle savait qu'ils jouaient à cela exprès, dans son intérêt à elle – comme un duo de comédie manzai – afin de lui remonter le moral. Elle se pencha en avant en levant une main en l'air :

— Allons, ne vous disputez pas. Je voulais juste dire... Enfin, je crois que Makoto a raison. Qu'est-ce qu'on fait, une fois qu'on a réalisé son rêve le plus cher ? Que faire *après* ?

Makoto s'alluma une autre cigarette et croisa les bras, l'air satisfait.

— C'est bien ce que je pensais, déclara-t-il.

Il coula un regard en biais à Kyoko, qui grimaçait en imitant ses mots. Il l'ignora et posa de nouveau les yeux sur Flo en continuant :

— C'est comme ces types qui entrent dans les compétitions de Street Fighter II.

— *Quoi ?* fit Kyoko, l'air réellement exaspéré cette fois. Tu peux m'expliquer le rapport ?

— Laisse-moi finir ! répondit-il, perdant un peu de son calme.

— Tu trouves toujours le moyen de tout ramener à Street Fighter II, de toute façon, maugréa Kyoko. Tu es complè-

tement obsédé par ce jeu... alors que tu es loin d'être un champion en la matière. Je te mets la pâtée à chaque fois.

— Arrête !

Flo s'esclaffa de nouveau tandis que Makoto et Kyoko s'efforçaient de rester sérieux.

— Ce que j'essaie de dire, reprit Makoto, c'est qu'une fois qu'on a réalisé un rêve, il faut s'en trouver un autre... Si l'on peut...

Il s'arrêta sur ces mots peu convaincants. Kyoko lâcha un soupir.

— Tout ça pour ça ? C'est ça, ta conclusion ?

Makoto hocha la tête.

— C'est drôle, ça avait l'air plus profond et pertinent dans ma tête, avant que je le dise.

— Peut-être que tu devrais écouter davantage et parler moins.

Kyoko lui jeta un regard réprobateur puis sourit à Flo, qui lui rendit son sourire – tout cela la distrait un peu, mais elle avait encore des choses à dire :

— En fait, aucun des livres que je lis ne m'intéresse plus.

Kyoko opina du chef. Flo poursuivit :

— Il faudrait que j'en trouve un bon à traduire, mais ça ne vient pas.

Makoto écrasa sa cigarette et souffla sa fumée par les narines.

— Ça va venir, Flo-chan, dit-il avec un regard en direction de Kyoko. Le livre qu'il te faut viendra à toi le moment venu. Il faut juste que tu sois patiente.



Après avoir pris congé de ses amis dans le hall de la gare de Shinkuju, Flo prit le train pour rentrer chez elle. Kyoko lui avait étreint le bras tendrement pour lui dire au revoir,

et Makoto lui avait souri en agitant la main avant que le couple ne s'engage dans la foule se dirigeant vers leur quai. En général, Flo évitait de prendre le dernier train du soir, depuis la fois où elle s'était retrouvée dans un wagon bondé où quelqu'un avait vomi. Une expérience qu'elle n'avait aucune envie de revivre.

Assise dans le wagon, elle consulta son portable distraitement une fois de plus, mais elle n'avait pas de nouveaux messages. Elle parcourut les réseaux sociaux, où elle n'avait pas non plus de notifications. Juste des photos de choses qui ne l'intéressaient que vaguement – lui rappelant qu'elle n'était pas en vacances en ce moment, qu'elle n'était pas sortie dans un restaurant branché depuis longtemps, qu'elle n'avait pas de bébé, qu'elle n'était pas mariée, et qu'avec le départ de Yuki le mois prochain, elle n'allait pas tarder à être très seule si elle ne partait pas avec elle. Son post le plus récent datait de deux ou trois mois déjà – un article sur le livre qu'elle avait traduit, dans une revue plutôt confidentielle. Depuis quelque temps, elle n'éprouvait même plus l'envie de promouvoir son travail. Non qu'il y eût grand-chose à promouvoir, cela dit.

Elle commença à rédiger un tweet parlant de traduction sur son téléphone ; elle alimentait un vieux fil de conversation depuis un moment, à propos de ses mots préférés en japonais :

木漏れ日 (komorebi) – la lumière du soleil à travers les arbres

Mais tout le monde connaissait ce mot maintenant, lui semblait-il. Elle l'avait vu sur de multiples blogs avec des titres du genre : « Le top 10 des mots intraduisibles ! » Curieusement, les dix mots présentés étaient immédiatement traduits dans l'article. Elle effaça le tweet sur le komorebi et essaya autre chose :

諸行無常 (shogyo mujo) – l'impermanence des choses

Elle eut un petit sourire triste et effaça ce tweet également.

Tandis que le train cheminait lentement sur les rails de la ligne Yamanote, elle contempla les immenses immeubles de verre gris et les panneaux publicitaires criards du centre de Tokyo défilant par la vitre contre le ciel nocturne. Depuis quand était-elle indifférente à cette ville ? Les habitants de son Oregon natal seraient ébahis face à un tel spectacle, mais Flo s'était tellement habituée au paysage urbain de Tokyo qu'il était désormais banal à ses yeux. Quel triste constat. Tokyo. Banale. Même les festivités du hanami ne l'intéressaient plus – comme elle l'avait dit à Kyoko.

En avait-elle assez du Japon ? Ferait-elle mieux de partir à New York avec Yuki ?

Le mois prochain. C'était le mois suivant que Yuki partait. Si Flo devait prendre une décision, mieux vaudrait ne pas trop tarder.

Elle parcourut le wagon du regard, y cherchant quelque chose susceptible de la détourner des grandes questions qui l'angoissaient. Même penser à son travail lui paraissait préférable à cela, quoique sa charge de travail eût déjà été considérablement allégée depuis des mois.

Depuis que Flo travaillait à temps partiel pour son entreprise, elle avait pu choisir librement son nouvel emploi du temps. En tant que supérieure hiérarchique, Kyoko s'était montrée extrêmement compréhensive et indulgente avec Flo au niveau de ses heures de travail et de ses responsabilités. Mais curieusement, lorsqu'elle avait réduit son temps de présence, ses collègues de bureau avaient commencé à lui manquer. Tous lui avaient prodigué des encouragements et assuré un soutien sans faille